Document generated on 06/02/2025 5:17 p.m.

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Le dernier de Jacques Flamand

Jacques Flamand, *Décombres de la beauté*, poèmes et réflexions, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 120 pages

Paul Savoie

Number 144, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/40788ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Savoie, P. (2009). Review of [Le dernier de Jacques Flamand / Jacques Flamand, *Décombres de la beauté*, poèmes et réflexions, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 120 pages]. *Liaison*, (144), 55–56.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

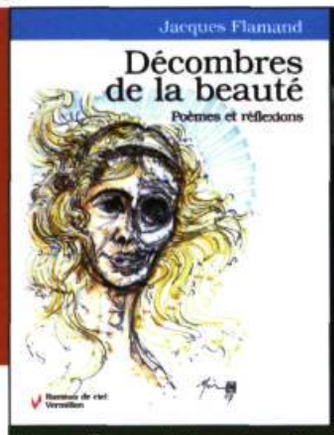
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le dernier de Jacques Flamand



Jacques Flamand, *Décombres de la beauté*, poèmes et réflexions, Les Éditions du Vermillon, Ottawa, 2008, 120 pages.

Paul Savoie

J'hésite à qualifier d'œuvre poétique le tout dernier recueil de Jacques Flamand, *Décombres de la beauté*, ouvrage qui, de toute façon, élargit le cadre du genre en y apposant le mot « réflexions » comme sous-titre. Il s'agit ici de « poèmes et réflexions » plutôt que d'une simple série de poèmes. Je dirais même que la poésie ici tend à illustrer les propos de l'auteur, qui met de l'avant une thèse très précise au sujet de l'histoire et du rôle que l'art a à jouer dans le monde. En lisant ce bouquin, je me suis vite rendu compte que je ne pouvais pas l'aborder de façon objective. J'étais sollicité par l'auteur. Celui-ci me présentait un contexte très spécifique et postulait une série de prémisses sur un certain nombre d'événements actuels, que tous connaissent, et sur une façon d'interpréter le monde. Cela signifiait, de prime abord, que l'auteur prenait position et, par le fait même, cherchait à provoquer une réaction.

Or j'ai réagi très fortement à ses propos. Et, puisque l' auteur ne présentait pas ses textes poétiques dans un champ ouvert et neutre, j'ai senti que j'avais, à mon tour, à prendre position.

Tout d'abord, en préambule du recueil, deux textes écrits par des profs d'université, tracent le cadre de la réflexion. Le lecteur ou la lectrice ne saurait donc gravir les marches de cette demeure sans s'attendre à un accueil mitigé. Il y a même une mise en garde, dans l'introduction, voulant que lorsqu'un poète « crie », le professeur de littérature et le critique littéraire ne sont pas en droit de remettre en question ce qui est dit. Cela laisse sous-entendre qu'un poète ou un artiste a une certaine vocation et que, lorsqu'il se prononce ou s'exprime, nul ne saurait le contredire. C'est peut-être vrai, mais j'ai pourtant bien des doutes à cet égard. Je me souviens des discussions que nous avions, lors de mes années de collège, autour du poème de Baudelaire *L'albatros*. L'auteur, qui demeure le poète qui m'a le plus touché, définit le poète comme un grand incompris, surtout lorsqu'il est sur terre, condamné à faire rire de lui lorsqu'il se trouve parmi le commun des mortels. À cette époque-là, je me sentais comme un grand incompris, mais pas parce que j'étais poète. Or, n'ayant jamais su voler très haut, mais voulant toutefois cerner certaines vérités et atteindre quelque chose de sublime, en tant qu'artiste je me suis toujours perçu comme un pauvre diable qui faisait son possible pour rejoindre des gens aussi vulnérables et fragiles que moi.

J'ai toujours senti, dans l'œuvre de Flamand, une dialectique entre le regard esthétisant, cherhant à sacraliser l'œuvre de création, et, comme c'est le cas dans le présent livre, son amertume et sa déception devant tant de beautés flouées. Pour moi, les plus beaux poèmes de Flamand sont ceux qui s'attardent moins au contenu et qui accentuent les perceptions, souvent très lyriques, de l'auteur. Dans ses écrits, lorsque le contenu prend le dessus sur la forme, je me sens parfois acculé au mur, comme si l'auteur exigeait de moi que je sois d'accord avec sa position soit morale, esthétique, politique ou théorique. Or, pour moi, le domaine de la poésie n'est qu'un lieu de passage, un endroit propice à la découverte, une ouverture à la sensualité et à l'émerveillement. J'ai déjà assisté à des prestations de Flamand où sa maîtrise de la forme, du rythme et de l'image m'ont ravi.

Lorsqu'un auteur me présente un contexte trop précis et qu'il prend position trop nettement, je sens que je n'ai pas d'autre choix que celui de protester. J'ai grandi dans une famille où les gens avaient des opinions terriblement fortes et inébranlables sur à peu près tout. Lorsqu'il était question de politique ou de religion, mon père sermonnait. Il n'y avait donc pas beaucoup de marge pour la discussion. Dans *Décombres de la beauté*, l'auteur prend une position très nette par rapport à des événements historiques très spécifiques, soit la guerre entre Israël, d'une part, et la Palestine et le Liban, de l'autre. Il présente même une chronologie des événements et, si je me fie au ton de l'écriture, prend nettement position contre Israël. À mon avis, en tant

Photo : Jean-Emmanuel Allard

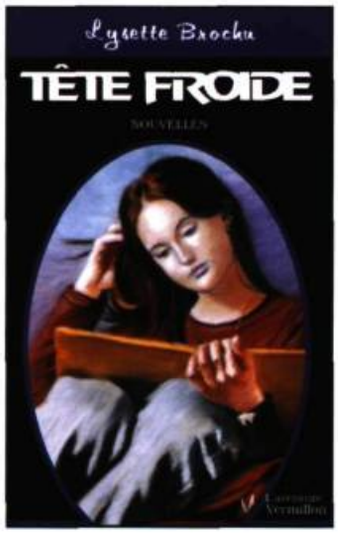
que poète, Flamand se place alors dans une position très délicate. Parce qu'il veut convaincre le lecteur ou la lectrice de son point de vue, pour le moins arbitraire, tout ce qu'il met de l'avant prend l'allure d'un tract. J'ai un ami de Montréal qui tient à peu près le même discours lorsqu'il me parle des mêmes conflits. Et il présente toujours le mêmes preuves à l'appui. Évidemment qu'Israël va trop loin. Évidemment que la réaction aux différentes agressions est excessive. Mais, chaque fois qu'un nouvel affrontement a lieu, je me dis toujours: « Pourquoi les Palestiniens et les Libanais tiennent-ils tant à provoquer leur ennemi. Ils savent pourtant d'avance que la réaction sera féroce. » D'ailleurs, le plus souvent, ce ne sont pas les militaires ou les insurgés qui écopent, mais la population en général. Et plusieurs innocents finissent par payer la note.

Je pourrais citer un nombre fou d'exemples de provocation de la part des Libanais aussi bien que de la part des Palestiniens. Il est donc impossible de simplifier la chose. La situation dépasse notre entendement. Pendant un certain temps, il m'a été donné de correspondre avec une poétesse israëlienne Raquel Chalfi qui, vivant à Tel-Aviv, est quotidiennement aux prises avec les réalités de ce conflit. Elle prie pour pouvoir, de son vivant, vivre quelques moment de paix. Et elle blâme son pays tout autant que les pays environnants pour leur mauvaise foi et leur manqué de volonté à vouloir trouver une solution durable.

Dans la dernière partie du recueil, Flamand postule que seul le culte de la beauté peut sauver l'humanité de l'horreur qu'elle a enclenchée. Pour lui, il ne s'agit pas d'une beauté purement idéalisée, qui n'engage à rien, mais d'une beauté qui s'allie à la bonté. Il semble peu convaincu que cette forme de beauté, qui suppose un engagement, un humanisme profond, puisse encore s'enraciner dans le cœur des hommes. Je sens poindre, chez lui, une sorte de désillusion. J'ai l'impression qu'il craint que l'oasis soit maintenant à sec. Je crois que, à un certain niveau, il a raison; mais, à un autre, il se trompe. Il est vrai que les actes de barbarie sont nombreux et que les massacres se multiplient. Mais les actes de bonté et de générosité existent toujours. Il n'y aura jamais de solution permanente au mal qui ronge les humains. Pour ma part, j'ai cessé d'en chercher une. Je n'idéalise pas le bien, mais je ne crois pas non plus que le mal absolu se soit emparé de nous. Il existe, entre les deux pôles, une bonne marge de manœuvre.

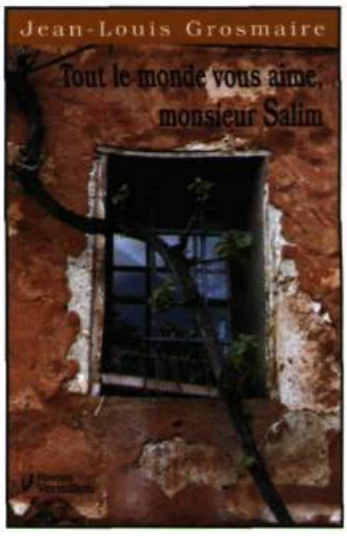
Il faut, bien sûr, que les poètes ne cessent de crier. Mais je les entends mieux quand ils crient de leurs merveilleuses voix de poètes plutôt que de leur voix de polémistes. ||

Paul Savoie est l'auteur d'une vingtaine de livres. Il vit à Toronto.



DES DRAMES, des passions amènent des existences à basculer d'un univers à un autre, des personnages gardent la tête froide, certains perdent leur sang-froid... Isabelle vit un amour virtuel, Ariel rêve de s'enfuir comme la petite chèvre de monsieur Seguin, Pierre a l'air fou à cause d'un chien laid, Lorenzo est victime d'intimidation, Cédric et Sébastien sont poursuivis par un criminel, un danseur de hip-hop rencontre son ex avec un autre homme, un fugueur s'endort dans une ruelle... Également à découvrir, deux textes sur l'écriture.

MONSIEUR SALIM habite malgré lui dans une résidence pour personnes âgées de la banlieue parisienne. Il s'en évade en composant dans sa tête le *Livre invisible* qui raconte sa vie depuis son adoption au Maroc par un couple français. Un jour, il rencontre le jeune Hassan qui risque de basculer dans la délinquance... Peut-être que, comme Hassan et Julie, jeune étudiante en médecine, à votre tour direz-vous : « Tout le monde vous aime, monsieur Salim! »



NOUVELLES POUR ADOS

TÊTE FROIDE

Lysette Brochu

160 pages, 14 $

ISBN 978-1-897058-86-2

ROMAN GRAND PUBLIC

TOUT LE MONDE VOUS AIME, MONSIEUR SALIM

Jean-Louis Grosmaire

144 pages, 15 $

ISBN 978-1-926628-01-1

Ottawa

Patrimoine canadien Canadian Heritage

ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO

Vermillon

Tél. : (613) 241-4032 • Téléc. : (613) 241-3109
leseditionsduvermillon@rogers.com
www.leseditionsduvermillon.ca